

RESEAUX

4  
5  
6

LA REALITE  
EXISTE-T-ELLE ?

RESEAUX

Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique

94-95-96 - 2002

## LA CRITIQUE HISTORIQUE : MÉTHODE OU THÉORIE DE L'HISTOIRE ?

### Libres propos en faveur du constructivisme

Parmi les sciences humaines, l'histoire m'a toujours semblé occuper une position paradoxale. Voici en effet la discipline qui revendique le plus fermement son ancrage positif et qui se trouve en même temps – question d'objet autant que de méthode –, la plus éloignée des « réalités » qu'elle se donne pour mission de décrire, d'expliquer ou de comprendre. Le passé, c'est entendu, n'existe pas et l'histoire, quoi qu'il en soit de la rigueur avec laquelle elle conduit ses enquêtes, est irréductiblement dépendante de procédés d'écriture proprement littéraires<sup>1</sup> : quoi que l'on fasse, l'histoire est et restera « un récit à vocation mémorielle à propos de quelque chose qui n'existe pas ».

Qu'on me comprenne bien. Je n'entends pas plaider en faveur d'un relativisme outré qui « ne voit dans le discours d'histoire qu'un libre jeu de figures rhétoriques, qu'une expression parmi d'autres de l'invention fictionnelle »<sup>2</sup>. Les positions radicales que l'on prête aux représentants du *Linguistic turn* américain, par exemple, ne sont, de ce point de vue, que le symétrique des positions étroitement réalistes qui ont dominé les épistémologies positivistes des XIXe et XXe siècles. Ce qui m'intéresse, c'est la difficulté communément éprouvée par les historiens à penser leur métier dans une perspective véritablement théorique et à réfléchir les modèles d'interprétation qu'ils mettent en œuvre. Laissant bien souvent à d'autres qu'eux-mêmes l'initiative d'une réflexion sur les fondements de la discipline, ils semblent adopter à cet égard l'attitude du lapin de Lewis Carroll : ils passent en courant, regardent leur montre et répètent : « je vais être en retard, je vais être en retard » ! En retard pour quel rendez-vous ? Celui de la contingence, bien sûr, là, tout au fond du terrier, dans la poussière des archives et des bibliothèques, d'où l'historien reviendra les bras chargés de ces témoignages du passé qui, soumis aux roboratives opérations de la critique, figurent irrécusablement manières d'être, de faire ou de penser aujourd'hui révolues. Comme si, quoi qu'il en soit des mises en cause, réflexions critiques et autres invocations de la « crise » de l'histoire, l'essence de la bonne pratique historique restait liée, essentiellement, à l'application d'une *méthode* : la critique historique, dont la positivité et l'élémentaire rationalité dispenseraient les praticiens d'un questionnement plus fondamental concernant les conditions d'élaboration du savoir historique.

Il y a là, à n'en pas douter, dans cette culture historique étonnamment résistante à la dimension épistémologique, un élément natif ou paradigmatique. Il n'est pas inutile, de ce point de vue, de rouvrir tel vieux manuel de critique historique, contemporain de l'affirmation institutionnelle de la discipline. La célèbre *Introduction aux études his-*

*toriques*, de Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos, publiée en 1898, eut, on le sait, une très durable influence, tout au moins dans le monde francophone. D'entrée de jeu, les auteurs avertissent très clairement les historiens des dangers de la théorie en stigmatisant les ouvrages, écrivent-ils, qui « traitent de problèmes métaphysiques que nous croyons dépourvus d'intérêt » ou dans lesquels on « discute à perte de vue de questions oiseuses : si l'histoire est une science, quels sont les devoirs de l'historien, à quoi sert l'histoire, etc. »<sup>3</sup>. On ne peut être plus clair ! Quant à la relation entretenue par le récit historique avec la réalité dont il prétend rendre compte, nos auteurs sont également d'une extraordinaire clarté, ramenant la question aux seuls impératifs d'une méthode bien conduite. L'histoire certes est une science « indirecte », en ce sens que les « faits historiques » ne nous sont connus que par l'intermédiaire de traces, de documents dont la fiabilité est toujours incertaine<sup>4</sup>. Il appartient donc au praticien de soumettre ces documents aux exigences austères et subtiles de la critique historique : une fois appliquées les opérations de la critique externe et de la critique interne, « le document se trouve ramené à un point où il ressemble à l'une des opérations scientifiques par lesquelles se constitue toute science objective : il devient une observation ; il ne reste plus qu'à le traiter suivant la méthode des sciences objectives. Tout document a une valeur exactement dans la mesure où, après en avoir étudié la genèse, on l'a réduit à une observation bien faite »<sup>5</sup>.

On sourit aujourd'hui, bien entendu, devant une telle épistémologie, heureusement passée de mode. Mais on sourit parfois un peu jaune à considérer le nombre des entreprises historiographiques, parmi les plus remarquables, qui se sont échouées au cours du XXe siècle dans les sables du scientisme le plus caricatural. On retiendra surtout, ici, l'extraordinaire pirouette intellectuelle qui permit aux artisans de l'affirmation institutionnelle de l'histoire, dans le courant de la deuxième moitié du XIXe siècle, de fonder la discipline en bannissant volontairement de leur discours toute question d'ordre théorique et cela au bénéfice d'une sorte de « naturalisme méthodologique » susceptible à lui seul de conférer sa pleine légitimité à la connaissance historique. C'est là, me semble-t-il, au-delà même de l'horizon étroitement « positiviste » sur lequel se déploie la pensée de Langlois et de Seignobos, une donnée très profondément intériorisée de la culture historienne et dont témoigne, encore aujourd'hui, aussi bien l'organisation des études dans nos universités qu'une part très importante de la production historique. La méthode seule est garante de « vérité ». Tout questionnement d'ordre théorique au pire est « oiseux », au mieux « accessoire ». La chose n'a pas même besoin d'être précisée, tant elle détermine implicitement l'idée que nombre d'historiens se font de leur métier.

La persistance de ce phénomène est d'autant plus remarquable que l'histoire au XXe siècle s'est construite, également, dans un vaste mouvement de contestation des pré-supposés de l'historiographie scientiste. En France, les fondateurs de l'école des Annales dénoncent avec vigueur les écueils de la tradition et défendent une conception de l'histoire qui se veut radicalement nouvelle et où ils paraissent reconstruire à nouveaux frais les pivots conceptuels de la discipline, notamment les notions de fait, d'événement, de document et finalement d'objet même de l'enquête historique. Vaste

opération, semble-t-il, de contestation des présupposés de l'école qualifiée désormais dédaigneusement de positiviste. Voici Lucien Febvre, par exemple, lors de la leçon inaugurale qu'il prononce au Collège de France, en 1933 : « Par les textes », dit-il en évoquant l'ancienne manière de faire de l'histoire, « on atteignait les faits. Chacun le disait : l'histoire c'était : établir les faits, puis les mettre en œuvre. Et c'était vrai, et c'était clair, mais en gros, et surtout si l'histoire était tissée, uniquement ou presque, d'événements [...] Mais qu'est-ce qu'un fait et qu'est-ce qu'un événement ? [...] Du donné ? Mais non, du créé par l'historien [...], de l'inventé et du fabriqué, à l'aide d'hypothèses et de conjectures, par un travail délicat et passionnant [...] L'historien ne va pas rôdant au hasard à travers le passé, comme un chiffonnier en quête de trouvailles, mais part avec, en tête, un dessein précis, un problème à résoudre, une hypothèse de travail à vérifier [...] L'essentiel de son travail consiste à créer, pour ainsi dire, les objets de son observation [...] Elaborer un fait, c'est construire. Si l'on veut, c'est à une question fournir une réponse. Et s'il n'y a pas de question, il n'y a que du néant »<sup>6</sup>.

Inutile d'épiloguer longuement sur les circonstances dans lesquelles ces textes furent écrits. On reconnaît mieux aujourd'hui les stratégies institutionnelles à quoi répondent les écrits théoriques d'un Lucien Febvre et les relations, plus subtiles ou plus ambiguës qu'il n'y paraît, que l'ensemble de ses travaux entretient avec la tradition dont il prétend se démarquer. On sait aussi le caractère un peu forcé de la caricature en laquelle il réduit, pour les besoins de la cause, la tradition historiographique dont il veut émanciper la discipline<sup>7</sup>. L'important, ici, est de reconnaître la nature de l'opposition mise en scène par Lucien Febvre et son caractère éminemment mobilisateur, dont l'histoire aujourd'hui me paraît directement héritière.

Une logique intellectuelle de la *restauration*, somme toute, opposée terme à terme à une dynamique de *l'instauration* que Lucien Febvre, avec les pionniers de l'école des *Annales*, appelle de ses vœux. La radicalité du propos, de ce point de vue, est particulièrement significative. Autour de la notion de *fait* historique, tout d'abord, mais aussi bien d'*événement*, d'*individu* ou de *document*, la rhétorique des premières *Annales* oppose deux conceptions de l'histoire données pour antinomiques<sup>8</sup>. Restauration et instauration : restauration d'une vérité immuable et instauration d'une intelligibilité qui reste toujours à construire. L'histoire est choix dit Lucien Febvre en des termes si vigoureux, distinguant ainsi sans aucune ambiguïté la *réalité* historique du  *récit* historique. L'histoire est choix : elle naît et renaît sans cesse des objets d'étude que les historiens se donnent et du renouvellement de leurs questions à propos du passé. Et nul ne contestera, dès lors, qu'il existe entre l'historien et son objet un ensemble vivant de relations qui orientent et déterminent en profondeur les résultats même de la recherche. Nul ne contestera que l'histoire se constitue dans l'effort, à la fois toujours déçu et toujours récompensé, que fait une conscience présente pour atteindre l'horizon toujours reculé d'une réalité disparue.

Dès lors que les relations qui s'établissent entre l'historien et son objet, entre le document et le sens, entre le passé et le présent, sont ainsi reconnues, la critique historique change de nature : si elle continue d'être une *méthode*, dont la vocation est d'organiser en rigueur la « relation historique », elle est aussi, nécessairement, une *théorie*, en ce

beau sens étymologique du mot théorie qui désigne à la fois l'idée d'une recherche et l'exercice d'un regard. La critique historique est une théorie de l'histoire puisque les règles qu'elle codifie sont elles-mêmes le produit d'une histoire, d'un regard porté sur le passé et qui va s'affinant, sans doute, mais aussi se transformant au gré des conceptions de l'histoire qui nous déterminent, au gré somme toute de cette liberté relative du devenir qui fait que nous sommes tous, également, historiens ou praticiens des sciences humaines, des êtres historiques. Que fait-on lorsque l'on fait de l'histoire, comment le fait-on et pourquoi le fait-on ainsi ? Voilà les questions auxquelles la critique historique a pour vocation de répondre, et auxquelles elle répond, fût-ce même lorsque qu'elle croit bannir de son champ un tel questionnement.

On pourrait opposer à cette conception que les règles premières de la critique historique relèvent essentiellement du bon sens et que la méthode dont il s'agit est dès lors peu susceptible d'être mise en cause. Règles de la raison bien conduite, depuis longtemps éprouvées et destinées à sonder la part de vérité utilisable dans tout « document ». Critique externe, critique interne ; techniques d'élaboration des sources, techniques de lecture et d'interprétation ; mais il faut se méfier du « bon sens » qui si souvent dissimule sous couvert d'évidences les singularités mêmes de notre manière de penser et de comprendre l'histoire. Le rapport de l'homme à son passé est toujours travaillé, d'une certaine manière, par le mythe : fussent les mythes informulés à partir desquels les sciences prennent naissance, ou celui-là même que l'histoire existe et qu'elle est restituable comme au présent dans un temps qui ne lui appartient plus. Quelle vie étrange et sépulcrale pour ceux là – princes, philosophes ou « masses anonymes » – qui semblent aujourd'hui nous regarder à travers les pages de chaque livre d'histoire ! Quels que soient le sérieux de l'historien, la sûreté de ses méthodes, l'ampleur de sa documentation ou la rigueur de sa pensée, il n'échappera jamais, heureusement, à tout cela qui, du document au sens qui lui y est conféré, des témoignages du passé au récit historique, constitue l'histoire en sa singularité ; il n'échappera jamais, pour le dire en d'autres termes, à l'*artifice* qui fonde son projet et autorise toutes les formes de sa réalisation. C'est-à-dire qu'en ses travaux resteront toujours présents et vivants l'ensemble des choix qu'il a posés et l'ensemble des procédures intellectuelles, voire rhétoriques et émotionnelles, qui lui ont permis d'établir avec le passé la relation dont son texte porte témoignage. « L'histoire », écrivait Paul Valéry en une formule lumineuse, « est inséparable de l'historien ».

L'histoire, comme discipline des sciences humaines, avance et se transforme dans le mouvement solidaire de tous les éléments qui la constituent. Et les règles de la critique historique, dans ce mouvement perpétuel, ne sont évidemment pas figées en ce dogme intangible à quoi on veut parfois les réduire. Certaines, bien entendu, gardent une très longue actualité – et servent d'ailleurs de rempart à bien des dérives intellectuelles. Mais d'autres se transforment, parfois de manière imperceptible. Elles évoluent et produisent sans cesse de nouveaux effets. Chaque modification du paysage historiographique, chaque invention de nouveaux objets ou de nouvelles méthodes, supposent et entraînent à la fois une reconsidération de la notion même de document, de la critique à laquelle il sera soumis et du sens qui lui sera assigné.

Il suffit de se pencher sur la pratique de l'histoire au cours des soixante dernières années pour illustrer cette remarquable plasticité de la critique historique. Que l'on songe, par exemple, aux manières de penser l'antériorité, qui comptent parmi les modalités principales de la critique. La mise en cause de la linéarité des processus d'évolution représente l'un des acquis majeurs de l'histoire contemporaine et anime, plus ou moins sourdement, la plupart des grands débats historiographiques. L'histoire des sciences, notamment, fut révolutionnée – le mot n'est pas trop fort – par le démantèlement de l'idée que le savoir est cumulatif et que chaque grande œuvre, chaque « découverte » importante, est en quelque sorte inaugurale d'un futur qu'elle contiendrait déjà en germes. La notion de précurseur – opérateur de premier plan d'une histoire des sciences traditionnelle – en fut définitivement ébranlée et tout le temps de la science réorganisé. Dans le même mouvement, ce sont tous les temps de l'histoire qui furent, d'une manière ou d'une autre, repensés. Temps longs, temps courts et rythmes intermédiaires ; temps abstrait des structures ou temps concret des guerres et des famines ; temps qui se fige dans des institutions culturelles presque immobiles ou temps qui est donné pour l'artisan même du changement : la réflexion sur le temps, au fondement de toute critique historique véritable, s'est profondément diversifiée et a renouvelé les instruments mêmes de la recherche en histoire.

La question du temps. C'est aussi celle du document et de ses usages qui s'est trouvée modifiée en profondeur. Sous l'influence plus ou moins directe de vastes courants de pensée – comme le marxisme, le freudisme ou le structuralisme, par exemple -, sous l'influence aussi de disciplines voisines de l'histoire – comme la sociologie, l'économie ou l'anthropologie –, le regard historique s'est à la fois diversifié et transformé. D'une manière très générale, on pourrait dire qu'il est devenu progressivement plus attentif, dans le document, plutôt qu'aux déterminations conscientes et individuelles, à celles qui sont à la fois inconscientes et collectives, plus attentif, donc, à l'implicite qu'à l'explicite et à l'inaperçu qu'au perçu. En ce sens, entre l'histoire des « masses anonymes », préférée à celle des princes, entre cette histoire qui est aussi celle des structures économiques, sociales ou démographiques, et l'histoire des contenus psychiques ou culturels – « psychologie historique », « histoire des mentalités », « histoire culturelle » –, il y a comme un signe commun de modernité : celui-là qui considère l'être social, aussi bien que l'individu psychique, comme étant en large part aveugles au temps qui les constitue et qui les transforme. Le témoin, dès lors, dont le document émane, n'a véritablement voix au chapitre que dans la mesure où il est chaque fois l'expression – le *témoin*, donc, mais au sens presque passif du terme – d'un processus qui le travaille sans que lui-même ne le sache. Ce que sont ces témoins, ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils écrivent, est l'expression en partie inconsciente d'une temporalité agissante qui, par essence, échappe au sujet. Le rôle de l'historien sera dès lors fondamental, puisqu'il lui reviendra de révéler ce qui est, nécessairement, dissimulé, de rassembler, d'ordonner et d'interpréter les expressions spontanées des sujets individuels ou collectifs ; il est la figure du *tiers*, seul en mesure de faire parler des réalités humaines qui restent, en l'absence de ce travail d'exégèse, comme muettes et presque absentes à elles-mêmes.

L'histoire au vingtième siècle a été profondément influencée par de telles conceptions, ici très sommairement résumées, et nombre des acquis de la critique historique peu-

vent, d'une manière ou d'une autre, y être ramenés. Un extraordinaire ensemble de documents jusque là négligés a été mis au service de ce renouvellement des études historiques : registres paroissiaux ou registres d'Etat civil, inscriptions mortuaires, livres de comptes ou livres d'heures, prières et comptines populaires, proverbes, autobiographies, récits de voyages, recettes médicales, invocations aux saints guérisseurs, précieuses estampes ou gravures de quatre sous, manuels de savoir-vivre, archives judiciaires et notariales, presse quotidienne, annonces publicitaires, ... Tout a fait farine à ce bon moulin du sens historique, travail, presque, de la transmutation, qui fait dire aux mots et aux choses du passé ce qu'ils n'avaient pas directement l'intention de dire, qui, en les rassemblant, en les interprétant, trouve en eux l'or d'une vérité nouvelle et collective.

Il s'agit bien là de critique historique, c'est-à-dire non pas d'une méthode qui, selon l'expression consacrée, apprendrait à « distinguer le vrai du faux en histoire », mais, beaucoup plus largement, de la théorie qui indique et qui réfléchit les procédures de construction mémorielle qui sont en œuvre dans le travail d'écriture de l'histoire. Et il s'agit bien, à chaque fois, d'un processus d'*instauration* en dehors duquel la narration historique ne peut être. La logique du « point de vue » ou ce que l'on a appelé « l'histoire problème », préconisée par Lucien Febvre et par Marc Bloc, est évidemment beaucoup mieux consciente du système de relations – entre l'historien et son objet, le présent et le passé – qui détermine irréductiblement les formes de la connaissance historique. On sait combien cette tradition fut féconde et comment elle a donné naissance aux formes véritablement contemporaines de l'écriture historique. On sait aussi tout ce qu'elle doit, sans toujours le reconnaître très explicitement, à la philosophie critique de l'histoire et à la réflexion épistémologique, à la foule de ceux qui, à des titres divers et avec plus ou moins de radicalité, de Dilthey à Derrida, en passant par Marrou, Aron, Ricoeur, de Certeau, Foucault, Koselleck et tant d'autres, ont su remettre en cause les poncifs objectivistes du paradigme originel de l'histoire<sup>9</sup>.

Il n'en reste pas moins, cependant, que les perspectives authentiquement constructivistes qui affleurent dans certains textes de Lucien Febvre et que nourrit une très longue tradition critique, sont rarement déployées pour elles-mêmes au sein de la communauté historique. La particularité de l'histoire, en tant que discipline instituée, serait d'être ainsi à la fois très bien armée pour réfléchir ce type de questions et, cependant, étonnamment résistante à leur conférer une place effective au cœur de l'apprentissage et de la pratique du métier d'historien. S'il n'est plus de mode aujourd'hui de défendre les mythes désuets de la pure objectivité, on considérera volontiers, toutefois, que la « réalité » du passé reste l'idéal à atteindre, l'horizon sur quoi se déploie le meilleur de la volonté historique. Le bon historien dès lors sera celui qui saura au mieux déjouer les pièges nombreux et subtils de la subjectivité, celui qui saura échapper à lui-même – au présent qui le détermine –, pour atteindre le cœur vivant de réalités, de structures, de manières d'être et de faire, d'émotions aujourd'hui révolues. Travail de la dépossession, somme toute, dont on reconnaît l'impossible accomplissement mais qui anime, fondamentalement, le projet historien.

Comme si les propositions très résolues défendues par Lucien Febvre dans ses articles théoriques – et qui me servent ici d'emblème –, ne pouvaient sur certains points trop

porter à conséquence ; comme si une limite ne pouvait pas être dépassée ; comme si le travail conscient et assumé de construction à quoi l'historien se livre ne pouvait cependant mettre en cause la légitimité d'un certain idéal : « décrire les choses telles qu'elles furent » ; comme si les catégories de l'objectivité et de la subjectivité devaient, quoi qu'il en soit, rester irrémédiablement opposées l'une à l'autre. C'est que, au-delà des caricatures en lesquelles s'opposent, chez Lucien Febvre, histoire traditionnelle et histoire nouvelle, l'une et l'autre restent solidaires d'un même projet de connaissance<sup>10</sup>.

Décrire, donc ; décrire le passé tel qu'il fut, si possible : c'est là le but de l'historien et l'objet de son travail<sup>11</sup>. La « relation historique » – tout cela qui unit le chercheur et son objet –, est dès lors ultimement réinscrit sur le seul versant de la méthode, et la réalité du passé – ou le passé en tant que réalité – ainsi préservée de toute gangrène relativiste. Le devenir de la « nouvelle histoire », et notamment certains développements de l'histoire économique et sociale dans les années 1950-1980, illustre à merveille, de ce point de vue, l'affirmation d'un néo-objectivisme très ardent et d'autant plus paradoxal qu'il est issu d'une tradition qui se donnait pour vocation héroïque de mettre à mal les *a priori* du « positivisme » historique.

Le passé existe-t-il en tant que réalité ? Non, bien sûr, et l'histoire, en tant que projet de connaissance, ne fait que confirmer cette inexistence puisqu'elle conjugue nécessairement plusieurs temps en un seul récit : c'est en cette opération de liaison ou de « mémoire » qu'elle fait exister une série d'objets qui, sans cela, n'existeraient pas. Pour faire être du passé, il faut nécessairement du présent ; l'histoire est par essence anachronique<sup>12</sup>. La « réalité » que l'histoire a pour vocation de décrire, n'est donc pas la réalité du passé, mais l'*expérience* que nous en pouvons faire au moyen d'un travail de mémoire très complexe et très exigeant qu'organise la critique historique. Et c'est bien au cœur de ce travail de mémoire que prend place l'idée même de vérité historique, l'ensemble des procédures de validation et d'interprétation des témoignages et leur usage maîtrisé dans le cadre du récit historien. Unir les temps, construire la mémoire, penser le devenir : la connaissance historique n'a pas d'autre objet. Ni objectivisme, ni subjectivisme, dès lors ; ni réalisme désuet, ni relativisme infécond, mais une conscience mieux affirmée de l'objet propre de nos recherches. C'est l'horizon même du constructivisme, la contraignante liberté d'une pratique de l'histoire enfin devenue pleinement propriétaire d'elle-même.

#### NOTES

<sup>1</sup> Voir par exemple à ce sujet le livre de Jacques Rancière, *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>2</sup> Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 16.

<sup>3</sup> Charles-Victor LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, 1898, pp. XV et XVII.

<sup>4</sup> « Comparé aux autres savants, l'historien se trouve dans une situation très fâcheuse. Non seulement il ne lui est jamais donné, comme au chimiste, d'observer directement les faits ; mais il est très rare que les documents dont il est obligé de se servir représentent des observations précises (...). Il est dans la condition d'un chimiste qui connaîtrait un série d'expériences seulement par les rapports de son garçon de laboratoire. L'historien est

obligé de tirer parti de rapports très grossiers, dont aucun savant ne se contenterait (...) Le propre du document historique est de se présenter comme le résultat d'un travail fait sans méthode et sans garantie » (*ibidem*, p. 48).

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Lucien FEBVRE, *De 1892 à 1933. Examen de conscience d'une histoire et d'un historien. Leçon d'ouverture au Collège de France, 13 décembre 1933*, dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1992, pp. 6-8.

<sup>7</sup> Voir par exemple Gérard NOIRIEL, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

<sup>8</sup> On peut à l'infini multiplier les mises en scènes de cette opposition qui se trouve aux racines mêmes de la rhétorique mobilisatrice déployée par Lucien Febvre : « En ce temps-là, les historiens vivaient dans un respect pué- ril et dévotieux du « fait ». Ils avaient la conviction naïve et touchante, que le savant était un homme qui, met- tant l'œil à son microscope, appréhendait aussitôt une brassée de faits. De faits à lui donnés, de faits pour lui fabriqués par une Providence complaisante, de faits qu'il n'avait plus qu'à enregistrer ». Et d'opposer à cette caricature une conception du fait historique aux accents résolument constructivistes : « Les faits historiques, même les plus humbles, c'est l'historien qui les appelle à la vie. Les faits, ces faits devant lesquels on nous somme si souvent de nous incliner dévotieusement, nous savons que ce sont autant d'abstractions » (*Vivre l'his- toire. Propos d'initiation. Conférence aux élèves de l'École Normale Supérieure*, dans *Combats...*, *op. cit.*, pp. 22-23).

<sup>9</sup> Il va sans dire également que les sectateurs d'hier et d'aujourd'hui d'une épistémologie de la restauration, quoi qu'il en soit de l'interprétation réductrice qu'ils donnent à la notion d'objectivité, sont, comme chaque historien, impliqués dans le même système cognitif : il n'y a jamais de vérité nue, pas plus en histoire qu'en toute autre discipline des sciences humaines ou des sciences de la nature. Il y a, dans la tradition « réaliste », une sorte de naturalisation de l'idéologie de l'objectivité qui rend d'autant plus agissants les processus d'imposition du sens qui sont implicitement à l'œuvre. Que l'on songe, par exemple, à l'idée de nation, telle qu'elle fut élaborée, notamment, par les historiens et qui servit longtemps de cadre de référence à l'historiographie traditionnelle. Deux guerres mondiales suffisent, me semble-t-il, à rendre sensible le caractère éminemment performatif d'une telle notion.

<sup>10</sup> Une formule célèbre du grand historien résumerait dès lors plus adéquatement le lieu à la fois de cette diffé- rence et de cette similitude : « décrire ce que l'on voit, passe encore ; voir ce qu'il faut décrire, voilà le diffi- cile » (Lucien FEBVRE, *De 1892...*, *op. cit.*, p. 8).

<sup>11</sup> L'histoire, écrivait encore Lucien Febvre, est « l'étude, scientifiquement conduite, des diverses activités et des diverses créations des hommes d'autrefois, saisis à leur date, dans le cadre de sociétés extrêmement variées et cependant comparables les unes aux autres [...], dont il ont rempli la surface de la terre et la succession des âges » (*Vivre l'histoire*, *op. cit.*, p. 20).

<sup>12</sup> C'est là sans doute un des points aveugles de la critique historique : une théorie de l'anachronisme qui, sur le plan de la méthode, désigne l'anachronisme comme l'erreur dont il faut le plus impérativement se garder.